

avons démocratisé ces nouvelles manières de procéder, en plus du mieux consommer ».

Le « petit Rungis » d'un « retournayre »

Les « *retournayres* » : c'est ainsi que sont appelées les personnes qui, dans les années 1960, « montaient à Paris » pour trouver du travail. L'exode rural les a aiguillés vers d'autres cieux sous lesquels ils ont exercé un travail stable et rémunéré régulièrement ; ce qui n'était pas le cas dans leur campagne. Pour autant, ils n'ont pas oublié leurs racines paysannes en gardant des liens forts avec le pays. Et voici que leurs enfants, bardés de diplômes, font le chemin inverse : « ils retournent au pays natal », les « *retournayres* ».

Jean-Pierre travaillait avec ses parents dans un restaurant du nord de Paris. À l'heure de la retraite de ses parents, il a pris le chemin du retour, lassé de sa vie stressante en région parisienne. Fort de son expérience – au fil des ans, il était devenu un relais entre ses collègues restaurateurs et les grossistes du grand marché de Rungis dans la banlieue sud de Paris –, et de ses amitiés construites au cours de ses vacances estivales, Jean-Pierre s'est mis à rêver de faire un « Rungis » de proximité. Il a donc fédéré de jeunes agriculteurs et maraîchers et le « petit Rungis » est né sur le plateau des Causses.

L'enjeu était de retrouver une harmonie entre celui qui plante, celui qui sème, celui qui récolte et le consommateur avec l'idée qu'il devienne, lui aussi, acteur de ce marché de proximité. Cela n'a pas été simple mais la force de persuasion de Jean-Pierre, son optimisme et son sens de la relation sont venus à bout des réticences.



La grange de ses grands-parents étant proche de la route départementale bien fréquentée, il a mis ses économies et ce patrimoine au service du « petit Rungis ».

Ils ont commencé modestement avec des légumes et de la viande de producteurs locaux. Devant le succès des premières années, le « petit Rungis » s'est ouvert à d'autres acteurs du pays : fromagers, producteurs de conserves locales, viticulteurs. Un vrai supermarché alimentaire à la campagne est né. Ici,

les gens prennent le temps de se dire bonjour, de se donner des nouvelles, partagent des recettes, apprennent – car aujourd'hui il faut l'enseigner – que les tomates ne se récoltent pas en hiver. Dans ce supermarché campagnard trônent uniquement des fruits et légumes de saison, raison pour laquelle Isabelle, la femme de Jean-Pierre, a constitué des *flyers* avec des recettes astucieuses pour réaliser un repas avec les fruits et légumes du moment.

Au printemps 2020, ce marché a explosé devant l'afflux de nouveaux clients désireux d'une nourriture authentique et de relations renouvelées même avec un masque sur le nez.

Jean-Pierre est désormais un petit chef d'entreprise qui fédère plus d'une vingtaine d'acteurs (agriculteurs, maraîchers, apiculteurs, etc.). Chacun s'y retrouve car la marchandise est payée au juste prix avec une marge juste et équitable pour le producteur. Le bonus c'est le temps de partager, d'apprécier les bonnes choses, de vivre. À quoi cela servirait-il d'accumuler pour accumuler ? L'essentiel n'est-il pas dans une qualité de relations et le bien-être ? À 50 ans, Jean-Pierre se dit que la vie est bien trop courte pour la gaspiller. Il a oublié le stress parisien et ne regrette pas le choix d'avoir suivi ses parents dans ce retour à leurs racines qui, finalement, sont aussi les siennes.

**Chantal CHAUVIN
et Daniel AUGUIÉ, msc**



phobie
scolaire



Isabelle ne s'est pas inquiétée tout de suite. Après un divorce, un déménagement et la scolarisation de ses enfants dans une nouvelle école, elle n'a pas été surprise que des crises apparaissent chez son fils aîné. Malgré les précautions qu'elle avait prises, la maman s'attendait à ce que son fils, alors âgé de 8 ans, s'adapte difficilement aux changements. Enfant hypersensible, Adrien n'a jamais aimé l'école, et a toujours eu de la peine à se faire des amis. Il lui arrivait de ne pas vouloir aller en cours et les appels de l'infirmière scolaire demandant à Isabelle de venir chercher son fils souffrant de maux de ventre n'étaient pas rares. Rien d'ingérable, cependant, jusqu'à son entrée en CM1 dans sa nouvelle école. Il s'est mis à pleurer de plus en plus souvent devant l'établissement, refusait de sortir du véhicule. Le faire entrer dans sa classe devenait de plus en plus difficile. Travaillant à mi-temps, Isabelle cédait parfois devant ce qu'elle pensait être un caprice, ou un besoin d'affection de ce fils troublé par une situation familiale compliquée.



© Pixabay

Je ne veux pas aller à l'école !

Isabelle, 40 ans, mère de deux enfants, est confrontée depuis quelques années à la phobie scolaire dont souffre son fils de 11 ans, Adrien. Récit d'un combat de tous les jours.

Isabelle prend conscience de la gravité du problème le matin où Adrien lui demande comment enlever la sécurité enfant de la voiture, pour lui permettre d'ouvrir la portière et de se jeter sur la route avant d'arriver à l'école... Quelques jours plus tard, lorsqu'elle surprend son fils en train de se frapper la jambe avec un bâton afin de se blesser pour ne pas aller en cours, elle mesure la détresse d'Adrien.

Après plusieurs mois de cauchemar, à se battre avec les peurs de son fils, à le traîner jusqu'à la voiture, à le voir dépérir, perdre jour après jour sa joie de vivre, à l'entendre pleurer la nuit, elle décide de le retirer provisoirement de l'école afin de trouver une solution. Pour lui, et aussi pour elle qui se

sent dépassée par la situation. Le médecin de famille penche pour une fatigue passagère et son instituteur pour les caprices d'un enfant trop gâté. Pour sa part, une amie d'Isabelle, maîtresse en maternelle, évoque une phobie scolaire... terme qu'elle ne connaît pas alors. C'est un soulagement pour elle et aussi pour son fils, que de pouvoir mettre un nom sur ces peurs.

Aujourd'hui, presque trois ans après les premiers symptômes, Adrien n'est pas totalement guéri. Mais l'intervention d'un pédopsychiatre et d'une association spécialisée lui ont permis, après de longs mois de travail, de retrouver petit à petit le chemin de l'école et, surtout, son sourire.

Erwan DARBELLAY